

## VIE DE SAINT HILAIRE, EVEQUE D'ARLES<sup>1</sup>

1. Conscient de mon inexpérience et n'ignorant pas mon insuffisance, j'aurais voulu, dans mon hésitation, cacher dans la retraite du silence un front pudique et discret et le dissimuler sous le voile du mutisme, et j'ai résisté très longtemps à des injonctions vénérables. Mais le mérite des maîtres et hiérarques présents a eu raison de moi; qu'au moins l'audace de mon obéissance ne fasse pas mésestimer le jugement d'évêques si sublimes. On a tort de blâmer celui qui, sous le poids d'une grossière ignorance, est dans l'impossibilité de parler avec aisance et éloquence, si la sécheresse de son expression l'empêche d'embellir le sujet à traiter. Celui dont l'esprit borné est écrasé, dès le début de la préface, par l'ampleur de la tâche, quand il contemple de tous côtés d'innombrables palmes de vertus, ne saurait commencer ce qu'il s'efforce d'entreprendre, ni ne serait capable d'achever ce qu'il commence.

2. Malgré la pauvreté de mon discours et la faiblesse de mon intelligence, je désire présenter la vie du bienheureux Hilaire, mon propre père, moine exceptionnel, évêque éminent, docteur remarquable, maître attentif. J'estime qu'il ne convient nullement de mentionner, suivant les règles de la rhétorique, sa patrie et ses parents; lui-même, dans l'éloge d'un proche parent vénérable, préféra faire connaître le très noble arbre généalogique de ses origines en le tenant caché, le faire valoir en le passant sous silence, l'exalter en le méprisant. Quant à moi, si je puis dire, je pense que ce n'est pas à tort que l'on doit faire un sacrifice sur ce point, quand surabonde la richesse des plus hauts éloges. A la manière des artisans qui, pour fabriquer un précieux diadème, choisissent de vraies gemmes de telle manière que l'on sache que, de propos délibéré, ils en négligent pourtant quelques-unes, ainsi moi aussi, quand abondent les perles de ses vertus, j'en omettrai nécessairement quelques-unes, afin que le collier si précieux de sa vie, non pas orné de gemmes humaines, mais resplendissant des vertus célestes, tire son prix, sans le recours de l'artisan, de sa propre valeur. Ainsi, c'est très brièvement que je rapporte les premiers pas de son enfance, les qualités naturelles de sa jeunesse et, pour les années qui suivirent, la blancheur de neige de son visage, l'éclat de ses yeux brillants, l'allure modeste de sa démarche, la flamme ardente de son esprit, la source inépuisable de son éloquence, une science authentique et intérieure des doctrines philosophiques – les ouvrages remarquables laissés à la postérité par son éloquence en témoignent. J'estime que l'on ne doit s'enquérir de tels avantages qu'au sujet de personnes chez qui ne peuvent fructifier de si grands traits de vertu. Mais moi qui proclame la grâce dans l'humilité, la sagesse dans le mépris du monde, la justice dans l'amour de l'Auteur, la prudence dans la mortification de la chair, la force dans l'acquisition des récompenses éternelles, tous ces avantages-là, je les passe opportunément sous silence. Ce que j'estime à bon droit être le début de mon récit, c'est ce que lui-même a jugé être le digne commencement de sa conversion. Comment il est entré au port du vrai salut après avoir triomphé du naufrage de cette vie, je vais tenter maintenant de l'exprimer.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> écrit pas saint Honorat d'Arles

<sup>2</sup> SC n° 404

## 1e PARTIE : JEUNESSE D'HILAIRE

3. Honorat donc, père de bienheureuse mémoire, qui, en vue de l'immortalité de la vie nouvelle, désirait faire renaître cet homme des entrailles de sa tendresse, abandonna, mais bien peu, la communauté qu'il avait rassemblée pour Dieu. L'affection pour un tel fils le ramena vers cette patrie d'où l'avait chassé l'amour céleste. Le corps faible, mais l'esprit vif et solide, il faisait naître, par son exhortation spirituelle, une nouvelle pousse, la formait par son enseignement, l'engendrait par ses prières; agriculteur plein d'expérience, il jetait dans son coeur la sainte semence d'une herbe excellente pour qu'elle y soit cultivée par la charrue de la foi; il l'arrosait par l'offrande intarissable de ses prières et par les ruisseaux abondants de ses larmes. Mais cette âme bien née, qui par une application prolongée à l'étude avait donné place en elle à la félicité fausse et trompeuse du siècle, une fois appelée à la milice du royaume des cieux, ne fut ni légère ni facile à manier, car la douceur des biens présents s'insinuait subtilement pour lui arracher le vrai fruit et la vraie gloire des biens futurs.

Mais le bon père désirait vivement libérer par ces exhortations cette âme enchaînée au bonheur du monde : «Moi, mon fils, c'est enflammé par une inspiration divine, afin que tu obtiennes la gloire de la vie éternelle, que je suis poussé à revenir vers ces lieux que, tu le sais bien, par une salutaire détermination, j'ai depuis longtemps décidé de fuir. C'est pour te procurer à jamais, non pas des biens terrestres, mais des biens célestes; non pas des biens périssables avec le monde, mais des biens éternels avec le Christ, qui est à la fois garant et dispensateur de la récompense. Tout ce que tu recherches et à quoi tu as donné place dans ton esprit, la mort, commune à tout âge, peut le dérober. Au contraire, ce que je te conseille procure, non pas les richesses qui disparaissent, mais des richesses qui demeureront; non pas des avantages temporaires, mais des avantages éternels. On en tire, non des titres d'honneur évanescents, mais la gloire perdurable des anges. Dans la vie éphémère du siècle, que le prophète a cru devoir comparer à une ombre qui apparaît pour s'évanouir aussitôt, en disant : «Mes jours passent comme une ombre», on a raison de juger décevant tout ce que l'on a sous les yeux. Et c'est pourquoi les forces physiques, les richesses des patrimoines, les accroissements du bonheur, bref la réussite sous ses divers aspects, peu s'en faut que ces biens ne passent avant même de donner d'une façon ou d'une autre un début de plaisir à leur possesseur.

D'ailleurs, ces biens torturent plus par la peur de leur perte ceux qui les aiment qu'ils ne réjouissent par l'attachement à la réussite ceux qui les possèdent: toujours préoccupants, ils ne sont pourtant jamais assurés, étant donné la ruse habituelle de l'ennemi, qui donne un léger butin pour pouvoir garder l'âme éternellement captive. Et c'est pourquoi, enflammé, non par l'affection humaine, mais par la volonté divine – car il ne trompe pas, celui qui parle au fond du coeur –, je me promets de tirer de toi une abondante moisson, et au-delà de ce que l'on peut croire. Je te procurerai pour le présent les biens dont tu ne sais pas le prix, et pour l'avenir ceux qui ne peuvent encore être imaginés.»

4. Mais le bienheureux Hilaire, qui excellait dans l'art de la discussion, avec l'acuité qui le rendait supérieur aux autres, avec le flot d'éloquence qui dépassait celle de ses maîtres eux-mêmes, détruisait ces arguments. Aussi le bienheureux Honorat, ne croyant pas qu'il fût facile d'accueillir ce qu'il voyait des yeux de l'âme être la perfection, se tourna vers Dieu, de toute la force de son coeur. Ce faisant, il obtint, par la grâce du Christ, par ses larmes et ses gémissements, non seulement un assentiment mêlé de répugnance, mais un assentiment humble et soumis. Celui qu'il n'avait pas fléchi par une exhortation flatteuse, Honorat en triompha par une ardente supplication, prosterné devant la face de Dieu, afin de l'élever, lui, bien haut. Il versait des torrents de larmes pour lui éviter les larmes à venir.

A l'instant même bouillonne dans le coeur d'Hilaire le flot d'une réflexion nouvelle; des pensées et des désirs opposés entre eux s'éveillent et se heurtent. Lui à qui s'offraient les promesses du Seigneur qui l'appelait, le voilà cependant en butte aux obstacles du monde. Invité comme recrue dans la milice céleste, il délibérait ainsi en lui-même : «Pendant nos études séculières, nous avons quelquefois entrepris de délibérer pour convaincre, et nous avons par un débat sainement pesé, discerné le juste de l'injuste, l'utile de l'inutile; nous avons quelquefois, flattant les oreilles humaines, caché la vue de la justice sous le charme de l'art oratoire. A présent, que faut-il faire quand est en jeu la question du salut éternel, quand il faut décider du sort de l'âme et de l'assurance des cieux pour toujours ? Voilà qui doit être traité avec grand sérieux, puisque là il n'y a plus ni report ni recours pour venir au port de la pénitence. Toutes ces questions doivent être pesées dans les plateaux de l'équité, de telle façon que ce qui est utile l'emporte par son poids sur la balance de la justice. Tous les biens que recherchent les mortels, si

désirés qu'ils soient comme incomparablement précieux, perdent leur valeur aussitôt acquis. La nature humaine est encline aux vices, dérégulée dans ses appétits, jamais contente de ce qu'elle a voulu, jamais rassasiée de ce qu'elle a souhaité; elle attise en elle à son détriment, tel un brasier, de nouveaux brandons de convoitises; elle défaille de par la nourriture qu'elle prend; elle ne comprend pas que parfois, au milieu même de ses efforts, une mort prématurée la force à subir une mort éternelle. Et c'est pourquoi songeons, comme il convient, à ce que la justice, la prudence, la force, la tempérance savent montrer.

5. «La justice a nous convainc de ne rien préférer à l'Auteur et au Rédempteur, parce que la raison pour laquelle la divinité, dans son abaissement, est descendue jusqu'à nous, a été de nous faire parvenir au royaume des cieux. Il est normal de consacrer sa vie à celui qui l'a donnée; au Rédempteur est dû le service; il faut embrasser la piété qui engendre la glorieuse dignité des anges. La prudence, à son tour, enseigne qu'il faut suivre les exemples de ceux qui furent agréables au Seigneur. Choisissons donc quelqu'un qui, dans nos doutes, nous affermis. Abraham se présente le premier : obligé de quitter sa patrie, il a converti le précepte en récompense; invité à tourner son regard vers les astres, il a cru, bien que ce fût contraire à la nature, ce que lui promettait l'avenir éternel; il a converti la promesse en dette. Il convient de l'imiter, lui dont la fécondité se compare aux étoiles sans nombre; lui qui est devenu le glorieux convive du royaume des cieux; lui dont le sein est avec raison le paradis des âmes. La force du coeur ne permet pas à une âme généreuse d'entreprendre rien de bas, rien de vil. Elle donne d'ambitionner les hauteurs, de grimper les pentes raides, de surmonter les obstacles, sans permettre que l'épreuve cause aux gens courageux le moindre désespoir. La tempérance invite à préparer un temple au roi des cieux; à le remplir, après avoir mis en fuite les ténèbres des vices, de la lumière resplendissante de la pureté; à y faire brûler, après avoir chassé la puanteur des voluptés, l'encens de la chasteté. Ainsi donc, puisque, la décision dûment pesée, la justice nous a persuadé de nous livrer au Créateur, la prudence, de suivre les exemples des anciens, la force d'abattre les puissances adverses, la tempérance, de préparer un temple à l'Auteur, corrigeons le mépris d'autrefois en allant spontanément de l'avant, car nous offenserons, non pas Honorat, mais celui par qui il a été envoyé, si nous croyons pouvoir rendre moins pesante la question du salut par quelque échappatoire ou quelque occupation mondaine.»

Et que ce fut à l'invitation de la puissance d'en haut, qu'Honorat accomplit cette tâche de s'emparer en vainqueur des dépouilles du diable, le bienheureux Hilaire en apporte lui-même le témoignage à l'appui de notre exposé.

6. «J'hésitais, dit-il : alors que le Dieu bon m'invitait, le monde entier était là, avec ses voluptés. Ce que, semblait-il, il fallait abandonner, ce qu'il fallait rechercher, mon esprit le remuait, comme dans une discussion avec un ami. Combien de fois, dans mon esprit, le vouloir succéda au refus ! Mais que dire de plus ? Honorat absent, le Christ, en moi, remplit son rôle.» Fortifié par une telle décision, il montre un air serein, un esprit assuré, un langage modeste, faisant voir par la dignité de sa conduite, dans sa parole, son esprit et son comportement, comment la grâce prévenante de Dieu change en mieux l'arbitre de l'homme. Il est prêt aussitôt à mettre la main à la charrue de l'Évangile et, pour ne pas regarder en arrière, même en pensée, une fois établie la valeur de tous les domaines et toute la fortune, il destine l'argent reçu de son frère aux besoins des pauvres et au soulagement des moine.

Je ne suis pas capable de juger ou de dire comme il convient, comment la volupté du siècle – écueil pour la jeunesse et appât séduisant pour la faiblesse humaine –, qui trompe ordinairement par un plaisir pervers, fut rejetée de l'esprit du bienheureux par le mépris, condamnée par une résolution salutaire, conjurée par une fuite raisonnable, glorifiée par le secret enviable du désert. Il l'emporta par ses mérites sur le questionneur de l'Évangile, le vainquit par son courage, le dépassa par l'accomplissement de la perfection. L'un ne voulut pas vendre, l'autre se débarrassa de tous ses biens; l'un s'en alla tout triste, l'autre se hâta d'entrer tout joyeux dans le paradis d'ici-bas. A l'appui de notre exposé, le bienheureux Eucher apporte un digne témoignage : «Et toi, dit-il, bien que, riche pour le Christ, tu aies prodigué toute ta fortune aux pauvres du Christ, bien que tu apparaisses jeune par les années, vieillard par les vertus, c'est pourtant mieux encore d'avoir convoité le désert.»

7. Après avoir brisé les chaînes de ses obligations et remis ses richesses à l'Auteur, il entre, sous la conduite d'un tel guide, dans le paradis terrestre de l'île de Lérins, non pas comme le premier Adam pour en être expulsé dans l'exil de cette vie, mais pour être, de là, un jour, emporté en véritable vainqueur vers le royaume des cieux. Dès lors, tous reconurent cette énergie de l'esprit, cette âme ardente, cet esprit plein de componction. Comment il s'appropriä en les observant avec zèle les progrès de chacun des serviteurs de Dieu qui étaient là, comment il puisa la persévérance, il triompha des veilles, il s'empara de l'abstinence, il excéda la douceur de

l'humilité, il surpassa l'assiduité de la prière, il mérita des fleuves de larmes, il conquiert les faveurs de tous, il s'acquiesce les vertus de la componction et fit violence au royaume des cieux, la gloire de l'évêque, connue du monde entier, le montra amplement. Oui, le degré de componction qu'il atteignit alors ressort clairement du fait que, par la suite, il introduisit en pleine cité la ferveur des institutions érémitiques.

8. Il puisa un tel amour de la retraite et s'en imprégna si intimement que, alors qu'il avait cru devoir accompagner au début, lors de son ordination, son guide et le père de ses progrès, placé au faite du sacerdoce, il décida de le quitter aussitôt. Que fut grand son amour du désert ! Chez lui la passion de la charité put l'emporter sur son affection pour le bienheureux Honorat. Mais, ô très ardente flamme de la componction, je ne puis, de mes yeux blessés, contempler ton éclat ! Que fais-tu avec tant de soin ? Que laisses-tu ? Comme si tu pouvais rayonner la lumière en un autre lieu que celui choisi par l'Auteur ! Bien que tu veuilles jouir pour toi de la retraite, bien que l'habitude qui t'attache au désert te captive, toi qui abandonnes ton père, tu reviendras plus tard, devenu père toi-même.

Ce récit est confirmé par l'écrit que le bienheureux Eucher lui a dédié et qui l'atteste : «D'un grand coeur, tu avais quitté jadis ta maison et tes proches et, gagnant la haute mer, tu avais pénétré les solitudes reculées du désert. Mais tu as montré plus de courage en revenant au désert qu'en y venant. Arrivé en hôte, tu avais trouvé un chef et comme un guide pour ta route, celui qui fut ensuite ton maître en la milice céleste. Et après avoir estimé que tu devais l'accompagner lorsqu'il fut élevé au pontificat, l'amour te ramena à la solitude familière du désert.» Et puisqu'il n'est pas nécessaire de confirmer le récit entrepris dans cet ouvrage par les assertions de beaucoup de gens, que celui qui veut en savoir davantage parcoure cet écrit où ces faits sont parfaitement exposés.

## 2e PARTIE : HILAIRE, ÉVÊQUE D'ARLES

9. Deux ans s'étaient écoulés. Comme le bienheureux pontife Honorat était appelé à quitter le cours incertain de cette vie pour recevoir la récompense de son propre mérite, il avertit par ses lettres Hilaire d'avoir à se trouver présent à ses derniers moments. Celui-ci exécuta l'ordre avec autant de hâte que s'il était rappelé au désert. De nombreux groupes d'hommes éminents venaient vers cet homme si grand pour recevoir sa bénédiction; ils se mirent à insister pour obtenir une réponse au sujet du successeur du bienheureux Honorat. Inspirés d'en haut, ils réclamaient que se déclarât sur l'élection l'évêque qui allait comparaître au jugement. Au moment d'expirer, celui-ci désigna du doigt, pour son singulier mérite, le suprême pasteur.

Une fois rendus les derniers honneurs, saint Hilaire se hâta vers la solitude du désert. Mais cette puissance de la divinité qui, d'une façon cachée, accomplit sa volonté en se servant des activités des hommes, embrasa soudain l'esprit de l'illustre Cassius, qui était en ce temps-là à la tête des troupes : alors qu'Hilaire lui était inconnu, qu'il était bien loin de là, enfin qu'il se hâtait vers le désert, il résolut de le rechercher avec ardeur, de l'arrêter avec vigueur, de le ramener de force. Il désigne et dépêche un groupe de citoyens accompagnés d'une troupe non négligeable de soldats. Par chance, on aboutit. La proie spirituelle est là, devant les yeux de ceux qui la recherchent, sans pourtant qu'elle soit reconnue. Cependant, sur les indications de quelques-uns, la voilà capturée. Dessein inouï de la grâce d'en haut : les brebis s'acquittèrent de l'office du pasteur à cet endroit, et plus tard, à juste titre, lui eut à chasser le loup de ce même endroit où les brebis avaient eu d'abord à s'acquitter de l'office du pasteur !

Tandis qu'il était gardé par l'escorte inquiète de son troupeau, son âme, plus inquiète de voir se manifester le jugement divin qu'elle n'était préoccupée du fardeau du ministère à assumer, suppliait instamment, par ses larmes de jour et de nuit, que s'éclairât pour elle la volonté du Seigneur. Et comme en cours de route, dans son attente inquiète, la peur du jugement éternelle tourmentait, il manifesta à tous, d'une voix claire, les pensées qui s'agitaient en lui. «Bien que, dit-il, vous me teniez fortement attaché par le lien de la charité et que la chaîne brutale des gardes me tienne prisonnier, à moins que le Seigneur ne me donne un signe de sa volonté, en aucune façon je n'accepterai la charge de l'épiscopat.»

Comme, par un tel propos, il les avait tous blessés dans les souhaits de leur coeur, et que la foule attristée de ceux qui le conduisaient l'encerclait, tandis qu'il descendait vers le Castellum Alamanicum, voici qu'une colombe d'un blanc de neige vint du ciel se poser sur sa tête : comme confirmé par ce contact divin, il coupa court à toute hésitation. Elle ne peut être chassée, ni effrayée ni éloignée par cette foule et cette garde si nombreuse de citoyens et de soldats, qu'elle n'ait montré, posée sur la tête du bienheureux et y demeurant en sécurité, la volonté du Seigneur. Dès lors, il n'en demeura plus trace de doute, puisque l'apparition de la colombe, qui jadis, identifiée à l'Esprit saint, vint sur la tête de Jésus lors de son baptême, désigna aussi tout spécialement, par un signe divin, la dignité du futur évêque; elle avait apporté d'en haut sur terre avec promptitude, du vol bruissant de ses ailes légères, la bénédiction céleste. Ainsi le pontife était proclamé digne par la faveur d'en haut, avant même de l'être par la voix des hommes. S'agissant d'une manifestation si éclatante et d'un miracle si nouveau, l'importance du sujet exigerait qu'on s'y attardât plus longtemps, si le bon ordre de la narration ne nous poussait à poursuivre l'exposé que nous avons commencé.

10. Ainsi, par la volonté de Dieu, tous, enthousiasmés de voir aussi bien agréé leur souhait que manifesté le mérite de leur pontife suprême, parviennent tout joyeux à la cité d'Arles. On court, on se hâte. Dès l'abord, Hilaire offrait à ceux qui venaient à lui les délices de son visage rayonnant, en exprimant par la beauté de l'homme extérieur les mérites de l'homme intérieur. Ce visage angélique représentait la très éminente dignité du sacerdoce et un caractère nouveau de sa sainteté : il est accepté et il accepte; il se montra grand en ce qu'il fut accepté, il apparut plus grand en ce qu'il accepta. Tout comme il fut élevé bien haut par l'ordre du sacerdoce, il parvint en s'abaissant dans l'humilité au faite de la sublime hauteur.

Ô disciple vraiment parfait du Christ, qui en suivant les chemins du Maître pratiqua en enseignant ce qu'il avait appris ! Il est consacré dans le sacerdoce, lui qui dès longtemps était consacré par les mérites de ses vertus; l'on dut procéder au rite de la consécration, et cela accrut les mérites des consécrateurs; il devint évêque en titre, lui qui dès longtemps était paré des ornements des vertus. C'est avec ardeur et empressement qu'il entreprit cette tâche et qu'il la porta à un très haut degré de perfection, à tel point que dans l'incertitude de cette époque troublée, lui qu'une longue paix avait nourri, il institua aussitôt une communauté éprise de

solitude et grandissant par la vertu de l'ascèse, et cette communauté, il l'imprégna pleinement de son propre exemple, tout autant qu'il la forma par sa parole.

Ici je confesse que l'attrait de mon esprit est prompt, mais l'efficacité, de mon discours impuissante, pour oser commencer à dire avec quelle bonté il soutint les malades, avec quelles leçons il instruisit les ignorants. Tout ce qu'il y a de plus élevé dans la vertu, de difficile dans l'élévation, de rude dans la mortification du corps, de plus vil dans ce que méprise le monde, de précieux dans l'équité de la justice, de prudent dans la correction, d'éminent dans la contemplation de la sagesse, d'assidu dans le désir du ciel, tout cela il le pratiqua, il l'accomplit, il le montra. Ayant acquis lui-même la gloire céleste, par son exemple, il donna aux autres de l'acquérir. Il progressa avec aisance vers les vérités de la philosophie céleste et enflamma les autres à progresser de même. Il subvint aux besoins de la vie temporelle aux moindres frais, ou plutôt sans nuls frais, et il enseigna qu'il fallait vivre ainsi la succession du quotidien. Pour obtenir les récompenses futures, il brûla sans cesse d'un zèle renouvelé et, par la prière et l'exhortation, il força les autres à ressentir la même flamme.

11. Dès qu'il assumait la charge de veilleur, il montra d'abord en lui-même comment la communauté devait mépriser le monde, dédaigner le corps, triompher des vices; comment elle devait s'épuiser à la peine, se fatiguer par de continuels travaux manuels, s'appliquer à la lecture des saintes Écritures; comment elle devait appliquer son zèle aux veilles et aux jeûnes, supporter l'ardeur de l'été et la rigueur de l'hiver en se contentant d'un seul vêtement; comment elle devait faire la route à pied. Et voici les instructions qu'il proposait aux siens comme à lui-même : «La nécessité s'impose de manger, jetons les semences; il faut prévoir les rations de vin, cultivons les vignes.» Il accomplit le précepte de l'Apôtre pour ne pas se trouver par oisiveté à la charge de quelqu'un. Compte tenu de ce qu'il lui fallait pour vivre, il consacrait aux dépenses de charité le superflu de son travail. Il s'adonnait continuellement à la méditation, s'attachait sans relâche au ministère de la parole. Il se rassasiait des multiples mystères de la sagesse céleste. Il aimait Dieu et le prochain. Il embrasait les prêtres du Seigneur non seulement par ses paroles, mais aussi par ses actes. Il brûlait jalousement du zèle d'en haut. Il fondait des monastères, construisait des temples, consacrait de dignes prêtres. Il ne ménageait ni sa propre peine ni même ses propres risques.

Il accueillait les orphelins, encourageait les moines, convoquait les laïcs, installait des pontifes formés par lui. Il examinait quotidiennement sa façon d'agir, s'efforçant ainsi d'apporter en quelque sorte au juge suprême le talent multiplié de son administration. La miséricorde et la bonté remuaient ses entrailles comme s'il était le seul que le texte sacré poussât à l'oeuvre du rachat. Il conçut, il délibéra en lui-même, il fit que les vases sacrés servent plutôt au soulagement des captifs qu'à la parure des églises.

Dans mon avidité, que vais-je dire ? Dans mon ignorance, que vais-je omettre, moi que vont taxer de négligence ceux qui en savent davantage ? Tout ce que les diverses basiliques possédaient comme argent, il le destina sans hésitation au rachat des captifs. Et lorsqu'il eut appris que tout avait été dépensé, il exultait et se félicitait, car il voyait les offrandes des fidèles dépêchées par ses soins au séjour céleste. Pourra-t-on jamais estimer combien la compassion habitait le coeur de celui qui en vint à ce point de croire que tout devait être prodigué, jusqu'à se contenter de patènes et de calices de verre ?

Avec un louable savoir-faire, il excita le zèle des donateurs : il ne craignit pas de les lasser, mais il les incita toujours davantage à renouveler leurs dons. Les donateurs, eux, souhaitaient, au gré de leur dévotion, que leur offrande servît d'abord aux saints autels, et ensuite au rachat des membres du Christ.

12. Quant à la façon dont les serviteurs de Dieu doivent être honorés, il n'en refusa pas non plus l'exemple salubre à la postérité par ses enseignements spirituels. Ainsi, comme il avait appris par des messages sûrs que saint Caprais qui menait, comme lui-même avait coutume de le dire, une vie angélique dans les îles, était épuisé physiquement par la maladie, il se précipita en toute hâte pour le rejoindre. Se tenant à ses pieds, il le suppliait avec une humilité déférente et une rare vertu de se souvenir de lui. Avec justesse, tout en témoignant de son respect pour un si grand habitant du désert et en manifestant un goût très vif de l'humilité, il trouva avec habileté le moyen de mieux exalter la dignité épiscopale. En ce même lieu, au même moment, pressentant l'avenir, il honora saint Fauste tout à la fois prêtre et abbé : il l'obligea à se placer au milieu, entre lui et les saints évêques Théodore et Maxime.

Cela est donc clair : il avait atteint les sommets de l'humilité par le mépris de soi et il avait mérité pareillement de s'élever au faite des vertus. Mais peut-être ces exemples si grands et si nombreux d'une véritable humilité ont-ils engendré quelque réaction d'orgueil, plutôt que donné matière à louer hautement une sublime humilité ? Il se montra inflexible, mais pour les orgueilleux;

il se montra terrible pour ceux qui s'enflent de l'iniquité du siècle, pour ceux qui se gonflent de la vanité de la vaine gloire. Autrement, devant la sainte communauté et les hommes parfaits, il mettait beaucoup d'empressement à se prosterner, non seulement de coeur et d'esprit, mais même de corps.

13. Quelle était sa rigueur, il le montra très clairement au point de ne pas même ménager la dignité, préfectorale. En effet, comme il avait à plusieurs reprises exhorté en privé le préfet d'alors à s'abstenir de jugements injustes et que celui-ci était entraîné à sa perte par l'habitude de la faute, voici ce qui arriva. Tandis qu'on célébrait dans la basilique Constantia les saints mystères, il irriguait des sources jaillissantes de la doctrine céleste le coeur de ses fidèles; brusquement, le préfet entre avec ses officiers. Lorsque Hilaire vit qu'il restait là, il s'arrêta de prêcher, en disant que celui qui avait méprisé ses avertissements salutaires n'était pas digne de recevoir les aliments de la nourriture spirituelle. Mais dès que le préfet, couvert d'une juste confusion, fut sorti, il se remit à offrir à profusion à la foule du peuple, avec un zèle renouvelé, le festin des délicieuses nourritures célestes qu'il avait commencé. Il proposa et laissa un exemple du devoir de mépriser par la vertu de constance les puissances du monde.

14. Quant à sa prédication journalière, de quel fleuve d'éloquence elle était faite, quelles pierres précieuses elle taillait en ses formules, comment elle découvrait l'or des sens spirituels, elle débordait de l'argent d'une éloquence brillante, elle faisait ressortir les peintures variées et les couleurs rhétoriques des descriptions, elle maniait le tranchant de fer du glaive spirituel pour amputer les erreurs venimeuses des hérétiques, je confesse que je suis incapable, je ne dis pas de l'exposer, mais même de l'imaginer. Au temps du jeûne il faisait disposer des bancs, et de la sixième à la dixième heure du jour, il rassasiait son peuple de mets spirituels; en les nourrissant, il creusait leur appétit; mis en appétit, il ne laissait pas de les nourrir. Je ne sais si c'était plutôt le rassasiement qui stimulait la faim des fidèles, ou si lui, plutôt, avait creusé l'appétit du peuple en train de manger, accomplissant par là le mot du prophète : «Ceux qui me mangent auront encore appétit et ceux qui me boivent auront encore soif.»

Si faisait défaut un public cultivé, il nourrissait en un style simple le coeur des gens incultes. Mais dès qu'il voyait arriver des personnes instruites, il s'animait, en son discours comme sur son visage, d'une certaine grâce inhabituelle; il semblait se surpasser lui-même, au point que des auteurs éminents de cette époque qui brillèrent à tant de titres par leurs écrits, Silvius, Eusebius, Domnolus, enflammés d'admiration, n'ont pu retenir ces mots : «C'est avoir atteint, non pas la science, non pas l'éloquence, mais un je ne sais quoi de surhumain.» Que dire de plus ? Si un terme n'était donné d'en haut à son discours, il n'aurait pu s'arrêter de parler, tant la grâce débordait. Et la surprise et l'émerveillement grandissaient à tel point que son discours mettait au désespoir les plus experts des auteurs séculiers d'alors. Si bien que Livius, poète et auteur remarquable de cette époque, proclamait publiquement : «Si Augustin était venu après toi, on l'aurait jugé inférieur.»

Et certes, son talent peut être reconnu sans hésitation à ces oeuvres que, dans une même ardeur à s'exprimer, il conçut, mit au jour, agrémenta, fit paraître : à savoir la *Vie de l'évêque Honorat*, les homélies données pour les fêtes tout au long de l'année, l'exposition du symbole à apprendre, plus des lettres en quantité, et enfin des vers jaillissant avec feu. Et pour que l'on n'aille pas croire que mes affirmations sont fausses, j'ai cru devoir apporter le témoignage du bienheureux évêque Eucher qui, après avoir reçu de lui un livre en prose et en vers, répondit ainsi : «Et bien que tu sois brillant par l'éloquence, brillant par l'esprit; bien que tu apparaises jeune par les années, vieillard par les vertus ...» Et Auxiliaris, auteur d'une éloquence toute romaine : «Il est difficile de dire combien m'a été précieuse la lettre de ta Sainteté, dans laquelle j'ai reconnu une éloquence éprouvée, bien digne du premier rang que tu tiens dans les autres oeuvres de la modestie et de l'honnêteté. Pardonne à celui qui s'applique à dire moins de toi, car la vertu rougit toujours quand on parle d'elle, puisque précisément cette forme de modestie est une part importante de la vertu.»

15. Peut-être croirait-on que je raconte des choses inouïes, si je ne les confirmais par les dires, les écrits et les témoignages d'hommes éminents. Une fois installés siège et table, on apportait livre et filets, et le secrétaire était prêt. Le livre offrait la nourriture à l'esprit : la main courait rapide, enchaînant les mailles; à la fois les doigts du secrétaire étaient levés et l'oeil parcourait la page. Survenant alors, saint Edesius, homme très versé dans l'éloquence de la rhétorique et l'art de la métrique, fut rempli de stupeur et d'admiration, et il exprima ainsi sa joie :

«J'ai vu, moi, indigne témoin pour un tel éloge,  
de longs soleils vaincus par un labeur incessant.  
Le travail du maillage imposait la variation de l'horaire,  
Mais le changement d'activité ne mettait pas fin aux prières.

J'ai peine à croire qu'ainsi en un même moment

Quelqu'un maille et dicte, fasse relire et approuve ce qui est lu,

Et qu'en cela., de la bouche, de la main, il joigne action, attention, éloquence.»

Jamais il ne prit de nourriture sans lecture; c'est lui qui le premier fit entrer cet usage dans les cités. Et son régime était si sobre qu'il invitait rarement l'un des laïcs. En tout acte, en tout lieu, il avait l'habitude de rechercher avec entrain, d'exécuter avec diligence, d'achever avec ingéniosité tout ce qui pouvait favoriser le progrès. Comment par exemple, s'étant rendu aux Salines, il fabriqua, de ses mains et à la sueur de son front, des machines – il fallut, la semaine achevée, se lever le dimanche à minuit, faire trente milles à pied, ensuite prendre part aux saintes solennités et nourrir son peuple jusqu'à la septième heure –, même l'éloquence des anciens ne saurait le détailler comme il convient.

16. Toutes les fois qu'il administra la pénitence, le dimanche souvent, une foule mêlée affluait vers lui. Quiconque voulait se soumettre à sa correction se lavait dans des torrents de larmes, terrifié par les jugements et enflammé par les promesses célestes. De tels gémissements, de tels pleurs naissaient chez les assistants, que le pénitent prenait en horreur la demeure de la vie présente. Qui fit voir comme Hilaire l'épreuve du jugement futur ? Qui inculqua comme lui la terreur du ténébreux incendie ? Qui décrivit comme lui les supplices du fleuve qui tout à la fois brûle et emporte ? Qui, comme lui, ramena sous les yeux, pour les faire voir, les blessures de la conscience ? L'admonition terminée avec des larmes, il entonnait les supplications, afin que le fruit de pénitence qu'avait produit la monition fût confirmé par la prière.

Voici qu'une femme aveugle b, tandis qu'il la bénit en lui imposant la main, proclame qu'elle a recouvré la vue. J'estime qu'en elle il procura d'abord à l'homme intérieure ce qu'il obtint ensuite pour l'homme extérieur. Et elle, après avoir retrouvé la lumière, n'eut plus jamais recours à personne pour la conduire sur son chemin. Ce furent les prières d'Hilaire, je n'en doute pas, qui obtinrent qu'un si grand miracle ne fût connu que de fort peu de gens.

Un dimanche encore, tandis qu'on fait solennellement les lectures, un homme entravé par un esprit malin s'écrie à haute voix : «Saint Hilaire, pourquoi me tourmentes-tu ?» Alors le bienheureux Hilaire contraint le Seigneur et le supplie de toute l'énergie dont il était capable. Et lorsqu'il sentit qu'il avait été exaucé : «Jésus t'ordonne, dit-il, de ne faire aucune mention de ce nom-là.» Comme si par cette supplication il se trouvait pour ainsi dire enchaîné, il garda le silence, se félicitant d'avoir été exaucé plus en ce que son mérite avait pu rester caché qu'en la guérison d'une créature rendue à la santé.

17. De même, je ne passerai aucunement sous silence l'habileté de discernement avec laquelle il fit cesser le scandale qu'un esprit python avait propagé dans la ville par le moyen d'une femme possédée. Il la fait saisir et ordonne qu'après les lectures de l'Ancien Testament, elle soit placée devant tout le monde, près du chancel de l'église. Il exposa, dans un ample sermon, ce que la loi prescrivait, quel grand mal l'astuce de la perversité diabolique offrait aux âmes chrétiennes, et il enseigna à fond, par une instruction pressante, à ne pas se livrer inconsidérément à pareil scandale, en sollicitant des réponses des démons. Ensuite, ne laissant aucune excuse, même aux indifférents, et afin que par après il ne fut pas permis d'ignorer cet événement, il donna à celle qu'il avait, pour cette raison, fait placer devant tout le monde l'ordre de s'en aller. Alors l'esprit malin, qui voyait qu'il était publiquement démasqué et que, à l'avenir, il n'aurait plus le pouvoir de tromper les âmes par ses ruses secrètes, dit : «Où irais-je ?» Et lui, se rendant compte de tout ce que la grâce de Dieu avait réalisé par son ministère, de s'exclamer tout joyeux : «Le meilleur signe de la délivrance, c'est que tu ne saches pas où revenir !»

18. Également, il rappela tous les gens qui sortaient après la lecture de l'Évangile, en leur lançant : «Sortez, sortez, car de la géhenne vous ne pourrez pas le faire !» Et l'ardeur extraordinaire de son zèle spirituel obtint, pour leur manquement, la vengeance d'un terrible châtement. En effet, alors qu'une foule influençable était venue à lui, ameutée pour rien, sans réflexion, dans l'illusion, et que son esprit s'en était ému, la plus grande partie de la cité fut consumée par un terrible incendie envoyé d'en haut ! Et ceux-là mêmes qui avaient subi des préjudices non négligeables confessèrent à haute voix que ce malheur s'était produit pour le venger, après quoi ils se jetèrent tout en pleurs à ses genoux en lui demandant pardon.

Quant à lui, s'appliquant à la lecture, s'adonnant aux veilles, se consacrant assidûment à la prière et aux jeûnes, il mortifiait par la rudesse du cilice la maigreur de son corps épuisé. Même pendant la froidure de l'hiver, quand le cours des fleuves se trouve pris par la rigidité de la glace, il ne protégeait pas ses pieds en les couvrant, ne s'autorisant jamais le lin ni la laine.

19. A l'office des psaumes et à la douce modulation de leur chant il mêlait des pleurs abondants; il accompagnait la prière de gémissements ineffables et n'interrompait pas le travail, même dans l'obscurité de la nuit; les mains étaient entraînées par la rapidité accoutumée du



maillage; l'esprit, occupé à l'exercice du recueillement. Une fois réveillé, il ne donnait pas de répit à ses yeux et n'étendait pas ses membres pour les délasser, ne faisant rien dans un autre but que d'être trouvé par les légions hostiles des esprits à la fois occupé et armé.

20. Au milieu de ces progrès, une soudaine ardeur l'embrasa : celle de gagner la mère d'Héliodore, enlacée par les liens de l'hérésie arienne, de l'éclairer, de l'attirer et, en vue de l'offrir pour l'éternité, de la consacrer, dès à présent. Il donna par ailleurs des marques insignes de sa charité à l'égard de ceux qu'il envoya en précurseurs au royaume des cieux, avec de si profondes entrailles de miséricorde que nul ne saurait l'imiter. Son âme était blessée à tel point par le décès du plus petit lecteur qu'il était agité de sanglots et versait des pleurs très abondants, tout comme s'il avait été privé de la consolation d'un enfant unique. Et il estimait comme des blessures personnelles les malheurs et les infirmités des siens, ce qui apparut à l'évidence dans l'histoire de saint Cyrille, encore diacre.

Celui-ci était préposé à la construction des basiliques, et voilà que, tandis qu'il faisait déposer les placages de marbre et les parties hautes de la scène du théâtre, dépouillant les lieux de lubricité et accomplissant une oeuvre de foi au profit de l'ornementation sacrée, brusquement les cordes retenant les blocs se rompirent et le marbre, tombant de tout son poids, l'atteignit là où il se tenait, écrasa son pied pris par l'extrémité des orteils et le raccourcit. Devant ses gémissements et sa douleur, le bienheureux n'éprouva pas en son coeur une blessure moindre que celle qu'en son corps ressentait l'accidenté.

Et comme la terrible blessure de son ministre arrachait à l'évêque des gémissements continuels et inlassables, car sa cellule était contiguë à la sienne, le saint, à l'accoutumée, implorait du secours par ses supplications. Or, ayant succombé quelque peu au sommeil, il vit un personnage vénérable qui se tenait à quelque distance et qui s'informait avec sollicitude de la raison de son affliction. Et lui d'expliquer que le pied écrasé du diacre lui a causé non seulement du chagrin et de la tristesse, mais encore une blessure à l'âme. Et le personnage de l'interroger : «Veux-tu que toute douleur s'en aille ?» Il répond qu'il le souhaitait ardemment. «Avance ton pied, dit le personnage, pour le couper en remplacement de l'autre, et toute la douleur de ton ministre s'enfuira aussitôt.» Sans hésitation, Hilaire avança son pied, reçut de bon coeur le coup de celui qui le frappait et une si grande douleur l'assaillit que l'intensité de la douleur bannit la douceur du repos. A son réveil, il ne douta pas qu'était accompli l'objet de la promesse. Il envoya quelqu'un à la cellule de l'homme en question pour s'informer, afin qu'il lui rapporte bien vite comment se sentait le diacre. Le messenger annonce que toute la douleur s'en est allée, et que l'apaisement a été accordé d'en haut.

Cyrille a été guéri, on a tout lieu de le croire, par la charité de celui qui s'informe de lui une fois qu'il est totalement rétabli. Cet homme qui, pour le soulagement de son prochain, a cru devoir faire le sacrifice de ses propres membres, a accompli le précepte divin; bien mieux, il a réussi même à l'outrepasser. Le Seigneur a dit : «Tu aimeras le prochain comme toi-même.» Et voilà que ce bienheureux se trouve avoir aimé le prochain plus que soi-même, lui qui, autant qu'il pouvait le décider en pensée, livra à l'amputation ses propres membres pour la guérison de ceux d'autrui.

21. Au sujet de ses expéditions, qui détaillera comme il convient tout le profit que sa présence a procure aux cités des Gaules, tandis qu'il rejoignait bien souvent saint Germain, avec qui il traitait de la vie des évêques et de leurs ministres, et aussi de leurs progrès et de leurs écarts ? Un jour où l'on avait appris sa venue, voici que les ardeurs du mécontentement des nobles et des petites gens convergent vers eux deux : ils affirmaient que Celidonius avait pris pour épouse une veuve, ce qu'interdisait l'autorité du Siège Apostolique ainsi que les statuts canoniques; ils avançaient également qu'au temps où il exerçait une charge civile il avait prononcé quelques sentences capitales. Émus par le caractère inouï d'une affaire aussi grave, ils ordonnent de citer des témoins. De différents lieux, se rassemblent les évêques les plus qualifiés; l'affaire est débattue en toute équité et prudence; l'accusation est confirmée par des témoignages; on porte une sentence juste et simple : celui que les règles des Écritures écartaient, devait de lui-même s'écarter.

Mais Celidonius trouva bon de se rendre à Rome, et là, il affirme qu'il a été condamné avec une injuste rigueur. Dès que le bienheureux apprit cette nouvelle, de quelle ardeur brûlante et de quel zèle d'en-haut ne fut-il pas enflammé ? Il ne prêta pas attention à l'âpreté de l'hiver, ni aux bruits stridents et fracassants des Alpes; il ne s'effraya pas des dards transparents de la croûte de glace qu'il fallait dégager à mesure, ni des aiguilles qui pendaient d'en haut, pareilles à des glaives pointés, redoutablement durcies en glace mortelle (par la violence du froid), comme semblables à une dextre brandie. Lui cependant, vivant enraciné dans la constance inébranlée de la foi – surtout qu'il en était venu volontairement à une telle pauvreté qu'il ne craignit pas

d'entreprendre et d'achever le voyage à pied –, voilà qu'impavide, sans cheval ni bête de somme (ni manteau), toute difficulté surmontée, il se hâte d'entrer dans la ville de Rome.

22. Une fois accomplie la visite aux Apôtres et Martyrs, il se présente tout de suite au bienheureux pape Léon; il manifeste avec respect sa soumission et réclame avec humilité qu'il mette ordre, suivant les règles habituelles, à la situation des Églises, déclarant que certains, dans les Gaules, avaient encouru justement une condamnation publique et étaient dans la Ville admis aux saints autels. Il l'invite et l'engage – s'il veut bien accepter son avis – à faire discrètement corriger cet abus. Il est venu pour rendre service et non pour ouvrir un procès. Il expose ce qui s'est passé, par forme de témoignage, non d'accusation. D'ailleurs, si sa volonté était autre, lui ne la contrarierait pas.

Et puisque, même dans un récit, je n'ose pas discuter les jugements d'hommes aussi éminents, d'autant plus qu'ils ont maintenant été appelés à la grâce d'en-haut, il me suffira d'avoir effleuré en peu de mots ceci : Hilaire résista, seul, à tant de gens; il ne redouta nullement leurs menaces; il donna réponse à leurs questions; il triompha de leurs imputations; il ne céda pas aux puissants; au péril de sa vie, il refusa absolument d'entrer en communion avec celui qu'il avait condamné en compagnie d'hommes éminents; il crut devoir quitter, malgré les gardes apostés, au plus fort des rigueurs de l'hiver, ceux qu'il n'avait pas fléchis par la raison.

Dans la retraite de sa cité, bien que le corps brisé par l'infirmité, parfait pourtant en sainteté et tout empressé pour la piété, il se consacra dès lors tout entier, avec une humble modestie, à apaiser l'esprit de saint Léon, en envoyant d'abord saint Ravennius, alors prêtre et par la suite son propre successeur, puis les saints Nectarius et Constantius, évêque éminents. Et parce que je ne puis raisonnablement ajouter à cet ouvrage tout ce qu'il a écrit dans cette affaire, j'ai cru devoir insérer quelle a été l'opinion d'Auxiliaris, le préfet d'alors; voici ses propres termes : «J'ai accueilli avec le respect qui convient les saints évêques Nectarius et Constantius, venant de la part de ta Béatitude. Avec eux, bien souvent, j'ai parlé de la vigueur et de la constance de ton esprit et de ce mépris des choses humaines qui te garde toujours heureux parmi nos fragilités. En effet, que peut-il y avoir de favorable dans cette vie corporelle qui, toute misérable qu'elle est, ne peut pourtant être éternelle ? J'ai parlé aussi avec le saint pape Léon. Ici, je crois, tu frémis un peu en ton cœur. Mais puisque tu es tenace et toujours constant dans ton propos, puisque tu n'es emporté par aucun mouvement d'humeur, pas plus que tu n'es exalté par aucune des séductions de la joie, je n'ai pour mon compte nulle souvenance que même la plus petite action de ta Béatitude ait été ternie par la souillure de l'arrogance. Seulement, les hommes supportent mal que nous leur parlions suivant notre conscience. Et puis, les oreilles des Romains se laissent davantage prendre par une certaine délicatesse; si ta Sainteté s'y plie dorénavant, tu gagneras beaucoup, sans devoir rien perdre. Fais-moi cette faveur, et chasse par la sérénité née d'un petit changement ces légers nuages.»

23. Se pénétrant de tels conseils, Hilaire s'adonna, comme un débutant, à l'oraison, à la prédication, à l'action, strict en sa rigueur, porté à la compassion, très prompt aux largesses, ne se contentant pas d'offrir ce dont il disposait, mais mettant le comble par des ruisseaux de larmes au soulagement de ses consolations. Aussi saint Edesius poursuit-il son poème en ces termes :

«J'ai vu, moi, des larmes surpassées par des larmes plus abondantes.

L'accroissement du numéraire, il souhaitait qu'il fût accroissement des bons désirs.

Quelle vive soudaineté dans sa compassion ! Quelle gracieuse célérité dans ses dons !

Et il ne t'aurait pas suffi d'être libéral en tes présents :

De plus grandes richesses les accompagnent, servis qu'ils sont par ta piété.»

24. En s'abstenant de nourriture, en s'acharnant au travail, en effectuant ses voyages à pied, il s'affaiblit, se fatigua, s'épuisa à tel point qu'il accomplit tout juste le cycle de sa quarante-huitième année. De fait cette haute perfection de vertu, qui lui avait préparé au ciel, non seulement une place, mais une demeure digne de lui, ne supporta pas plus longtemps les attermoiements terrestres. Mais le fidèle serviteur accomplissait le précepte, désirait la promesse : il abandonna son corps à diverses infirmités, afin que le véritable or éprouvé de la monnaie éternelle, épuré dans la coupelle de ces infirmités, fût déposé dans les trésors éternels.

25. Donc, lorsque sa faiblesse grandissante eut épuisé, non pas le courage de son esprit, mais la substance même de son corps, quel fut le zèle avec lequel il les engagea tous, par une ardente exhortation, à reprendre courage, et aussi, par un discours pressant et persuasif, à persévérer dans leur vocation, je ne peux le développer.

Et voici que, placé dans la suprême alternative, il reçut le réconfort peu ordinaire d'une révélation très claire. Son esprit se détendit dans le sommeil à cette fin qu'en se révélant, la grandeur de sa récompense sans pareille peignît à ses yeux les ornements de ses vertus. Il se voit célébrant les saints mystères : il s'aperçoit vêtu et paré de la tunique d'Aaron, l'antique pontife,

celle que Moïse, sur l'ordre divin, avait fait tisser avec un art admirable en sa variété; sa poitrine s'orne de la splendeur multiple et changeante de douze gemmes; ses épaules se revêtent de l'éclat de douze autres, de plus, un manteau brillant de nuances variées enveloppe son corps, manteau que la main habile d'artisans inspirés a brodé de lin, de cramoisi, d'hyacinthe, avec des reflets étincelants, des couleurs contrastées, des matières précieuses. Ces ornements de toute beauté sont encore plus précieux que nous ne l'avons dit, parce que fabriqués et confectionnés par Dieu qui en est l'auteur. Des clochettes également, agitées par ses pas tandis qu'il marchait, heurtées à l'intérieur par des grenades, faisaient retentir, à l'extérieur, par leurs coups, un tintement clair et salutaire. Et alors qu'il se voyait orné ainsi par les dons, les faveurs et les présents des récompenses éternelles, un réflexe humain lui faisait réclamer avec insistance de recevoir par-dessus d'autres vêtements. S'étant rendu compte que cela lui était refusé, il voit son fils, saint Ravennius, s'approcher pour consacrer les saints mystères. Il comprit alors que lui, il devait émigrer.

Oh ! le bienheureux, le glorieux père, qui, encore dans le siècle, obtint la récompense de cet illustre personnage sacerdotal qu'ornait à vrai dire, sous la multiple variété des couleurs, non la figure, mais la réalité des mérites ! Comment ne lui serait-il pas montré, en cette tunique qui le revêtait, ce qu'il avait possédé en toute sorte de vertus ? Comment ne lui serait-il pas révélé, en la beauté de ce vêtement-là, ce qui devait, en récompense, lui être donné comme manteau éternel ? Celui, en effet, qu'avait orné la continence d'une âme intacte, et en qui reluisait l'autorité d'une conscience immaculée, il était juste que l'éclat d'une lame d'or couvrît le miroir de son front pudique. Celui que l'éminence des vertus avait toujours élevé, il était digne que le parât une broderie de pierres précieuses. Comment le lin n'envelopperait-il pas celui que le zèle de la chasteté avait serré de sa ceinture ? Car, à dire plus vrai, chez lui, la lame princière resplendit de l'autorité et du feu brûlant de la foi. De même, les gemmes de toutes les vertus scintillèrent de la splendeur des étoiles. Le pectoral de son cœur scintilla; le rational de sa piété brilla; le lin était sa justice; la ceinture, sa continence; la clochette, sa prédication : les grenades de la bonne espérance ne cessèrent de tinter dans ses oeuvres et dans ses paroles.

### 3e PARTIE : LES DERNIERS MOMENTS D'HILAIRE

26. Une fois qu'il eut été réconforté discours et inondé d'une telle et si grande consolation, il adressa d'un ton allègre la parole à la communauté, à la fois pour son soulagement et pour son instruction, les exhortant tous par une allocution en ces termes : «Nous avons accompli jusqu'ici le cours de notre vie, nous sommes maintenant convoqués à ce jugement redoutable de la majesté suprême. Entrés dans le chemin de cette chair et dans la vie incertaine de ce monde présent, nous avons obéi aux ordres du Créateur. Après avoir accompli les devoirs de notre propre service, nous allons émigrer, déjà consolés d'avance, vers la vraie et éternelle patrie. Nous avons combattu jusqu'ici le combat spirituel; par l'aspérité du cilice, nous avons émoussé les aiguillons du corps à qui on ne peut se fier. Par la rigueur de l'abstinence et par la fatigue des veilles, nous avons surmonté l'ensemble des combats suscités par les vices, grâce au secours imploré d'en-haut. Par la sainte méditation, nous avons rompu les noeuds des pensées. Tout occupé à l'étude de la doctrine céleste, nous n'avons cessé de distribuer à la multitude des fidèles le talent de l'éternité. Nous avons navigué à travers la haute mer de cette vie et, grâce à l'aide du Seigneur, nous avons acquis, avec le bénéfice d'un gain salutaire, divers chargements de vertus à rapporter à Dieu. Déjà nous approchons, sous la conduite de Dieu, du port du repos; nous nous sommes affrontés aux princes de ce monde, avec lesquels, écrit l'Apôtre, la guerre est continuelle, guerre à laquelle n'échappera pas celui qui veut parvenir à la béatitude, la grâce céleste précédant, l'activité suivant. Je crois que, détaché et libre, je vais aller contempler mon Seigneur, lui-même se montrant propice. En vue d'un tel gain, s'il vous faut, en persévérant dans votre course, mener des combats jusqu'au bout.

«En tout cas, celui qui s'est perdu par sa propre jalousie, qui *flaire de loin la bataille* et qui, à la voix de la trompette, comme si tout le monde devait être en son pouvoir, dit : *Vah*, astucieux qu'il est depuis l'origine, fourbe avec finesse, expert infatigable dans l'art de tromper, lui qui se nourrit d'aliments de choix et s'engraisse de la perdition des parfaits, qui considère le salut d'autrui comme son propre supplice, n'estimant pas que ce soit une médiocre consolation que de prendre ceux qui tendent vers le ciel dans les lacets du péché et dans les cordes de la perdition. De celles-ci le prophète disait déjà en soupirant : *les cordes des pécheurs m'ont entravé*. Cet ennemi du salut de l'homme, il faut s'en méfier; il faut de toutes les façons l'attaquer et lui résister. En effet, comment pourra-t-il s'avancer, lui qui est déjà enchaîné, ou osera-t-il se défendre, lui qui est prisonnier ? Mais il aura sans aucun doute, comme associé dans la peine de l'enfer, celui qu'il a retenu comme partenaire dans la volupté du siècle. Le Seigneur, montrant au bienheureux Job la puissance de l'ennemi, parle ainsi : *Il estime l'or comme de la boue; il pense engloutir d'une bouche avide le lit du Jourdain*. Que veut dire : *Il estime l'or comme de la boue*, sinon qu'il pense pouvoir fouler aux pieds, comme de la boue, la vie des saints ? Le prophète proclame en effet : *Dégage mes pieds de la boue et de la fange*. Quant aux flots du Jourdain, que sont-ils, sinon le sacrement du baptême qu'il a cru pouvoir avaler par ses assauts ? Un composé de boue ne peut, sans la grâce de Dieu, l'emporter sur son antique puissance. Et pourtant il faut, par une lutte perpétuelle et un combat ininterrompu, soutenir ses embûches. Le Spectateur de ce combat de l'homme porte avec calme son regard sur la palestre de l'exercice quotidien. Il voit lancés des javalots enflammés, mais il fait que des flots de larmes les éteignent. Il aperçoit des lacets tendus, mais il en dégage ceux qui prient et qui pleurent, ce qui les fait chanter avec une vraie joie : *Mes yeux sont toujours vers le Seigneur, car lui-même arrachera mes pieds du lacet*, afin que, libres, ils deviennent beaux pour annoncer la paix. Et c'est pourquoi tout ce qui, dans le monde présent, peut nous séparer de l'Amour de l'Auteur, doit être considéré comme hostile.

«Si l'humaine illusion ne me trompe, une grande calamité est suspendue sur cette cité; c'est un malheur non par ordinaire, mais tout à fait grave qui menace. Préparez-vous assidûment à toutes éventualités contraires et adverses; gardez immuablement la foi en la Trinité. Approfondissez les secrets des Écritures en sorte que, *appelant l'abîme par la voie des cataractes* – c'est-à-dire par la voix des croyants –, vous ne cessiez, en toute circonstance, d'irriguer les terres par le don d'en haut. Que le vêtement soit plus rude, le pain plus grossier, la nourriture plus fruste; que l'on fasse également route les pieds déchaussés, de crainte qu'une adversité inattendue n'impose aux délicats le fléau d'un surcroît de peine, car, autant l'ascèse fortifie, autant le relâchement amollit.»

27. Ayant donc achevé cette exhortation, il ordonne que la communauté, dans son affliction, offre le sacrifice de la louange vespérale et qu'elle prenne sa nourriture durant le repas habituel, en ajoutant : «A la onzième heure du jour, mon âme, libérée de la demeure du corps, se hâtera vers le Juge suprême.» Et comme, entendant la modulations des psaumes, il avait eu la

joie de reconnaître que l'office habituel était offert à la louange de l'Auteur, il dit, déjà sur le chemin du retour et du passage : «Voix saintes, voix qui parvenez aux oreilles de l'Auteur, recommandez-moi, moi aussi, au Seigneur.» Une fois le repas des frères terminé, munissant de sa main ses yeux et sa bouche du signe de la croix et persévérant dans la prière, conforté par l'approche d'innombrables chœurs sacrés, heureux et joyeux, il s'en va vers les cieux.

28. Et maintenant, comment la cité tout entière se rassembla, de quelle manière chacun pleura, non un père, une mère ou un fils unique, mais celui qui avait à lui seul donné la vie à tant de religieux et tant d'orphelins, qui pourra le détailler comme il convient ? Personne ne refoula ses larmes; personne, ses gémissements. Un amour universel avait dicté à tous un égal chagrin, et la douleur commune était, pour tous ceux qui l'aimaient, comme la source d'où coulaient leurs larmes.

Dès que le corps vénérable eut été porté dans la basilique du bienheureux et premier martyr Étienne, la voix unanime de tout le peuple en pleurs s'élève : «Voici le jour qui à jamais a coupé court aux griefs d'une injuste accusation.» Mais n'en disons pas plus que ne l'exige cet exposé. Le peuple, enflammé par l'ardeur excessive de sa foi, mit presque en pièces le saint corps en voulant le toucher.

29. La vigilance de la communauté réussit, grâce aux colonnes ardentes des cierges, à faire reculer de part et d'autre les gens qui se précipitaient. Les vigiles de la nuit ayant été célébrées, alors que la tristesse rendait obscure la clarté du soleil, des foules compactes, non seulement de fidèles, mais encore de juifs, se rassemblent pour honorer les funérailles. Tous luttaient à qui l'emporterait par ses larmes; les mots faisaient défaut, les sanglots redoublaient. Je me souviens d'avoir entendu, durant la cérémonie des obsèques, des chants en langue hébraïque; c'est que la tristesse avait tellement envahi les nôtres que la grandeur insupportable de la douleur rendait impossible la liturgie accoutumée.

Ensuite, avant qu'on ne transférât le saint corps à la basilique du bienheureux Genès, hommes et femmes poussèrent, avec larmes, une si grande clameur que les astres eux-mêmes répercutèrent du ciel, en écho, un mugissement inouï, comparable au tonnerre, le fracas répondant au fracas. Là-dessus, une nouvelle flambée d'une affection plus intense en sa plainte s'empare des coeurs, chacun cherchant à arracher un lambeau d'étoffe et à toucher le corps. Saint Basile, alors prêtre et maintenant pontife suprême, trouva cette solution ingénieuse : il déchira à deux mains le drap qui couvrait le corps, se saisit de la partie la plus grande et, s'éloignant à quelque distance, il en fit des morceaux et les distribua aux gens. Tandis que, s'employant à ce partage, il les réjouit par un tel présent, les voilà qui s'écartent quelque peu. Ce corps vénérable et beau, au visage angélique, de crainte qu'il ne fût endommagé par de nouvelles démonstrations de piété, fut déposé à la dérobee dans le sépulcre. Dès que les gens comprirent qu'il avait été enseveli, tous, subitement, poussèrent une telle clameur, chacun y allant de sa lamentation, qu'on pensa que le toit de la basilique se disjoignait, s'effondrait et écrasait les gens.

30. La vie de cet homme devient dans sa mort, précieuse au coeur de tous, et l'attachement à un évêque aussi exceptionnel retrouve vie en sa louange. Lui enseveli, on commence à applaudir à son enseignement, que l'on se remémore, à redire avec fierté son mépris du monde, ses sentiments de componction, le fleuve de ses larmes, sa véhémence contre le siècle, ses trésors de bonté, son comble de justice, son équilibre dans la tempérance. Que dire de plus ? Tous, dans la cité, chaque fois qu'ils voulaient confirmer quelque chose par serment, juraient par son nom, assurant que jamais personne ne lui ressemblerait.

Mais le comble, c'est qu'à sa prière, son authentique amour a réussi d'une certaine façon à donner le change. Car non seulement en ses successeurs, mais maintenant encore en un nombre croissant de hiérarques, il ne cesse de renaître : tandis que travaillant avec eux, il a sa part ici-bas de leurs fruits temporels, il devient leur associé quant aux joies éternelles. Comme l'arbre fécond du paradis, il ne cesse de produire, grâce à une singulière et heureuse fertilité, de quoi offrir à présent, et de quoi laisser à produire par la suite.

Si nombreux qu'ils soient, les évêques ordonnés soit par lui sous l'inspiration du ciel, soit après lui par la providence de Dieu, s'efforcent, avec le secours de la grâce, d'être à la hauteur de son intercession par leur science et leur doctrine et par la croissance de leurs mérites. Heureux celui qui, non seulement a pourvu, par la formation qu'il a donnée, aux besoins de sa propre cité, mais encore s'est employé à illuminer divers lieux en allumant d'innombrables lampes à l'ardeur de la foi et en les plaçant sur le candélabre.

Ainsi, en chacun, sa propre grâce se réchauffe et renaît, engendrée par les progrès quotidiens, puisque tout ce qui découle de la formation qu'il a donnée est à mettre au compte de ses mérites à lui. On considère en effet comme acquis par la tête tout ce qui est gagné par le généreux labeur des membres. Plein de sollicitude pour tous, lorsqu'il était encore dans le

combat de cette vie, il a procuré le secours de ses prières, il a prodigué sa présence par ses visites, il a semé d'innombrables et vénérables monitions, en vue de corriger et réprimander saintement, lui, le cultivateur plein d'esprit et d'expérience, à la fois courroucé et affligé, allègre et triste, heureux et anxieux, exubérant et patient, serein et redoutable, rude et pacifique, indulgent et exigeant; parfois gémissant et soupirant, mais versant avec joie des larmes abondantes. Du fleuve débordant de son coeur et de la source découlant de sa charité, chacun a puisé ce qu'il a voulu et ce qu'il a pu, sans que sa sainte générosité en ressentît un dommage. Au contraire, l'intendant du trésor céleste a plutôt, en dépensant, acquis du surplus. En effet, par nature, les dons célestes sont tels qu'en se prodiguant, ils croissent constamment d'eux-mêmes en eux-mêmes, et que, lorsqu'ils paraissent faire défaut, ils recommencent pour ainsi dire toujours : ainsi le dispensateur des dons divins, s'abaissant à une pauvreté plus dépouillée, acquiert toujours de ce dommage un avantage.

31. Ô grand, ô sublime, ô exceptionnel cortège de grâces ! Avec quelle vénération dans le souvenir tu es présent à nos regards et reconnu à tes bienfaits ! C'est à nos progrès que l'on reconnaît que tu es toujours à l'oeuvre. Après tant d'années révolues, tu ne finis pas de renaître et de ressusciter dans les honneurs que te rendent tes fils. C'est à bon droit que tu es honoré par des titres durables de louanges, toi qui es invoqué et qui écoutes. Intercédant pour les solliciteurs, tu es accessible et tu réponds. Tu es pressé de demandes et tu obtiens qu'elles aboutissent. On te prie, et par le don de Dieu, tu ne cesses d'obtenir.

Voici le précieux titre de louange, après la mort en une sainteté bien gagnée; voici la tête couronnée de lauriers verdoyants et du symbole de la croix, ceinte des fruits et des feuilles des vertus, lesquels jamais ne tomberont; voici l'éloge qui, après la mort, doit l'emporter sur les honneurs des triomphes. Il gît, déposé dans le sépulcre, le corps de celui dont les prières ouvrent le royaume des cieux. Pour mener aux divers sommets des vertus, les merveilles de tes mérites ne cessent de se renouveler. Comment ton âme, placée dans la béatitude du paradis, ne procurerait-elle pas de plus grands biens que lorsqu'elle était encore dans le combat du siècle, elle dont la prière obtint que les miracles ne trahissent pas sa vertu ? Gage et honneur unique du sacerdoce ! Les trésors de toute la science céleste se sont répandus sans cesse de ton coeur. Ta lampe, resplendissant de la lumière de la foi, a donné de briller aussi à tous ceux qui étaient placés sur le candélabre de l'Église. Appelé par l'Auteur aux fruits du labeur et à l'éternel repos, tu y es parvenu heureusement. Reçu dans la bienheureuse compagnie des patriarches, tu contemples les ornements incomparables de ton âme, qui, avec l'aide de la grâce divine, se sont accrus jusqu'à être pour toujours merveilleusement décorés par les mains précieuses des vertus.

32. Toi qui, par la pureté de la continence, as fait s'enflammer le temple de ton coeur et de ton corps de l'encens de toutes les Écritures et qui l'as préparé avec la vigilance d'une attention continuelle pour que l'Auteur y reposât; toi qui as nourri dans l'amour du désert ton esprit et ton âme; toi qui as mêlé des fleuves de larmes à la modulation des psaumes; toi qui, sur le décacorde des commandements, as fait entendre l'accord de ta vie et de ta voix; toi qui as prêché par ta règle de vie, en suivant de durs chemins; toi qui as fait résonner la douceur des variations musicales par le chant mélodieux de l'harmonie spirituelle de l'orgue céleste; toi qui, maîtrisant l'homme extérieur par le sacrifice du jeûne, n'a pas cessé, dans un élan énergique, de recréer l'homme intérieur en t'adonnant aux veilles avec assiduité – je n'ai pas cru devoir passer sous silence le fait suivant : avant le jour de la Résurrection, en tournée dans la région de la Crau, tu as baptisé un par un des bergers en les régénérant par l'eau du baptême, et à ces baptisés tu as enseigné la rectitude de vie –, fais donc, nous t'en prions, nous qui nous glorifions que tu sois allé heureusement vers le Christ et que tu règues sans fin avec lui, que nous soyons fortifiés par tes prières continuelles, que nous soyons protégés par ton intervention, et que nous jouissions de la gloire dont toi-même tu jouis avec le Christ.

33. Puisque ainsi ses propres mérites ont attesté la grandeur et la qualité de cet homme, et que ses oeuvres l'ont dignement loué, moi qui, oublieux de mes capacités et poussé par la témérité de l'amour, me suis lancé dans un si vaste éloge, j'ai osé espérer l'indulgence. Qu'ainsi établi en ce sommet éclatant de ses mérites, il ne cesse d'intercéder aussi pour moi. Qu'ainsi agrégé à ces vénérables choeurs des patriarches, il convoque pour notre défense la foule de cette pieuse compagnie. Que j'obtienne que ni mon entreprise ni mon insuffisance ne l'attriste. Qu'en conséquence son suffrage me protège et fasse que, grâce à son appui, soient trouvés en moi, lors de l'examen redoutable, les mérites de l'épiscopat. Cela sous le règne de notre Seigneur Jésus Christ, à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Amen !